

indéfiniment avancer ses fonds à un gouvernement impuissant à reconstituer ses finances, et jouer ainsi le rôle ingrat des filles de Danaüs.

C'était donc par la force des choses que se produisait fatalement la troisième et dernière évolution de l'intervention française. L'Empereur Napoléon jouait, normalement et même forcément, son rôle dans l'affaire qui marchait à souhait. Le renoncement de Maximilien qui était prévu au programme, s'imposait tout naturellement et le protectorat rêvé se faisait tout seul, s'imposait même.

Mais Bazaine ne le vit pas; peut-être insuffisamment initié, il ne comprit pas ou n'osa pas comprendre. Bref, la perche de sauvetage qu'il tendit malencontreusement à Maximilien ne sauva rien. A la place de cet Empereur qui, un an plus tard, devait sombrer corps et biens, il coula le projet conçu par Napoléon III.

C'est donc bien une faute qu'il n'aurait pas commise si, comme l'ont si souvent et si légèrement affirmé ses détracteurs acharnés, il avait eu le désir de prendre la place de Maximilien. Il n'avait donc pas le défaut tant reproché, et ce fut, en cette occasion, un malheur pour la France et pour lui, car s'il avait osé occuper cette place qui s'offrait spontanément à lui, il aurait accompli une grande œuvre et Bazaine serait mort « grand homme », au lieu de finir sur la terre étrangère, « martyr » de passions aveugles.

Je reviens au compromis financier que j'ai considéré comme très malheureux, pour résumer les minces résultats qu'il a produits : il permettait au Gouvernement impérial de subsister encore honorablement pendant quelques mois, mais s'il reculait sa chute, ce n'était que pour la rendre plus tragique et plus cruelle pour l'amour-propre français.

## CHAPITRE VII

### RÉORGANISATION DE L'ARMÉE MEXICAINE

Formation d'une division étrangère. — Création des bataillons de Cazadores. — Poste de sous-secrétaire d'Etat de la Guerre confié à un officier d'Etat-major français. — Le commandant Billot désigné, acceptant et nommé. — Incident causé par son refus. — Le capitaine Blanchot est nommé. — Intrigues ténébreuses. — Mes débuts au ministère. — Naissance et baptême du fils du maréchal Bazaine.

L'Empereur Maximilien, par une habile intervention personnelle, avait écarté momentanément un des périls de sa situation; mais il en existait un autre aussi grave, sinon davantage, celui de la défense même de son trône, l'armée nationale. Il importait de ne pas reculer d'un jour l'application des moyens propres à le conjurer, s'il en était temps encore. Car ce n'était pas seulement le concours des millions que la France se refusait à donner désormais, mais encore celui de ses troupes, et Maximilien avait eu connaissance des déclarations faites par Napoléon III au corps législatif. Il avait, en outre, appris l'attitude de la diplomatie américaine s'opposant, à Vienne, à l'envoi des contingents qui étaient indispensables à sa légion autrichienne. Il ouvrit enfin les yeux sur la situation militaire où il allait se trouver et comprit, mais trop tard, qu'il serait désemparé avant l'heure qu'il s'était fixée peut-être pour l'exécution de ses projets secrets en Europe, car tout s'enchaîne, tout se tient et s'explique en se reportant toujours à la pensée primordiale qui engendra l'entreprise mexicaine.

Si l'on admet que, dans son for intérieur, Maximilien s'était

donné absolument au Mexique et sans arrière pensée à l'égard de l'Europe, ce prince était trop intelligent pour qu'on puisse admettre qu'il n'ait pas vu, dès le début, la nécessité impérieuse de se créer immédiatement une force militaire capable de soutenir son Empire sur le terrain mouvant où il était établi. Or, Maximilien non seulement ne s'est jamais préoccupé sérieusement de satisfaire à cette nécessité, mais au contraire, il a toujours opposé une force d'inertie inexplicable aux mesures qu'elle commandait. Il était impossible qu'il ne comprit pas que dans un pays aussi désorganisé, désagrégé matériellement et moralement, qu'était le Mexique, une organisation militaire sérieuse, solide et fidèle, ne pouvait se faire en quelques mois, ni quelques années même. Et pourtant il ne fit rien; bien plus, il résista pendant deux ans aux sollicitations constantes du général en chef français, son tuteur, aux principaux chefs politiques et gouvernementaux qui l'avaient appelé au trône. Si parfois, pour se débarrasser de ces fâcheux, il semblait céder, il prenait subrepticement des dispositions vouées à la stérilité, ou même faisait de l'obstruction à leur mise en application. C'est donc qu'il considérait ces mesures comme inutiles, car il ne comptait pas rester éternellement dans ce pays; considérant alors que, quand il partirait, les troupes françaises resteraient après lui pour sauver une situation dont il se désintéressait personnellement. Mais quand il découvrit avec effroi que les événements marchaient au Mexique plus rapidement que ceux qu'il avait préparés en Europe et qu'il lui faudrait rester plus longtemps que les troupes françaises qui, seules, le soutenaient, alors il se décida à agir et chercha, peut-être même encore pour la forme seulement, à constituer une armée impériale capable de lui permettre d'attendre le moment favorable pour le retour en Autriche. Mais trop tard; il était condamné à tomber entre deux selles. Machiavel devait être pris dans ses propres laes. Ainsi tout s'explique s'il ne se justifie pas!

Si je me reporte à une disposition caractéristique prise

depuis longtemps déjà et dont j'ai fait connaître les détails, je trouve dans un autre ordre d'idées un nouvel indice révélateur de ces arrière-pensées maximiliennes. Je veux rappeler la mesure soudaine que prit l'Empereur au moment où il venait de poser la couronne sur sa tête, mesure qui consista à adopter et reconnaître comme héritier, le jeune prince, petit-fils de l'ancien Empereur du Mexique, Iturbide. Il le conserva dans son palais, pour l'avoir toujours « sous la main ». Cette précaution insolite prise d'urgence par un Souverain de son âge, démontre bien qu'il avait une pensée secrète de quitter le pays, à un moment quelconque qu'il prévoyait devoir, selon les circonstances, se présenter inopinément, peut-être dans un avenir prochain ?

Enfin, quelles qu'aient pu être les considérations qui l'inspiraient, Maximilien parut se décider à former une armée. Cette organisation s'appliquant tout particulièrement à deux éléments principaux, les troupes étrangères et celles absolument nationales, il aurait semblé, à priori, que la première question serait facile à résoudre. Il n'en fut pas ainsi. Le Maréchal avait depuis longtemps formulé la solution qui paraissait la meilleure. Son projet consistait à former avec ces troupes non mexicaines d'origine, deux brigades européennes; la première comprenant la Légion étrangère française sous le commandement du général Jeanningros, et la seconde formée des deux Légions belge et autrichienne, qui serait placée sous les ordres du général autrichien de Thun. Ces deux brigades formeraient une division auxiliaire aux ordres du général français Brincourt, sur qui, depuis longtemps, le Maréchal avait compté pour remplir cette mission délicate. Malheureusement, cet officier général qui, dès le principe, en aurait sans réserve accepté la charge, ne voulut plus, dans les circonstances nouvelles, se prêter à une combinaison à laquelle les événements et la situation de l'Empire donnaient un caractère d'*in extremis* peu engageant. Le général sentait parfaitement qu'appelé à soutenir un malade condamné, il allait assumer une responsabilité dans laquelle

pourrait sombrer la belle et brillante situation que lui avaient fait dans l'armée française ses beaux services militaires, son expérience, sa valeur et son caractère élevé. Il résuma son sentiment à cet égard par cet argument d'une logique irréfutable : « Après le départ du corps expéditionnaire, il ne lui sera pas possible de faire avec 15.000 hommes à peine, ce qu'alors on ne pouvait faire avec 38.000 soldats français. » Il n'y avait rien à objecter à une considération si justifiée ; mais, comme on ne pouvait pas divulguer par écrit ce refus d'acceptation, on le mit au compte de l'état de santé qui, du reste, était assez ébranlé, et sur sa demande, le général Brincourt partit, peu après, pour la France avec un congé de convalescence. Ce départ mit le Maréchal dans un grand embarras pour choisir un autre brigadier, et il désigna le général baron Neigre, chef assurément très brave, très énergique et d'un dévouement absolu, mais qui manquait de plusieurs qualités essentielles pour mener à bien une semblable tâche, surtout lorsqu'il serait abandonné à lui-même. Du reste, ce choix forcé ne fut pas approuvé à Paris.

Le projet du Maréchal, comportant dans tous ses détails l'organisation complète de cette division européenne, fut présenté à Maximilien qui l'accepta d'abord en principe, mais y fit ensuite des modifications importantes qui transformèrent complètement le caractère, le fonctionnement et la constitution de cette troupe, et écartèrent la solidarité et la cohésion qu'il convenait de donner à ses éléments de nationalités diverses. L'Empereur fit envoyer la légion française dans le Nord, vers la frontière américaine, naturellement ! et les légions belge et autrichienne dans le Sud, tout près de lui ! Enfin, ce prince, qui avait le don des impulsions malheureuses, commit la maladresse d'adresser aux Belges et aux Autrichiens, seulement, un ordre du jour de confiance et de sollicitude, ce qui ne pouvait que désunir moralement les deux brigades et diminuer le dévouement de celle dont il semblait n'avoir aucun souci. L'Empereur vouait ainsi à l'impuissance et à la désorganisation forcée cette troupe

d'élite qui aurait dû être la réserve de son armée nationale, destinée à soutenir son trône dans les jours critiques. Aussi, à Queretaro, on ne retrouva plus cette *ultima ratio* et, heureusement pour son honneur, ce furent uniquement des troupes mexicaines qui laissèrent fusiller leur Empereur.

Si l'organisation des forces impériales présentait tant de difficultés pour le groupement d'éléments déjà constitués fortement sur des bases européennes, que pouvait être celle des troupes mexicaines proprement dites ? Il existait déjà deux divisions dans lesquelles étaient confondus les éléments les plus variés et les plus mal organisés. Du reste, ces deux unités importantes s'appauvrirent de jour en jour et n'étaient pas suffisantes. Il fallait procéder à de nouvelles formations. Mais quelle valeur pourraient avoir des corps constitués de toute pièce avec les éléments que comportait la désorganisation politique, sociale et morale de la population ? Serait-il possible de compter sur l'esprit de sacrifice, sur la fidélité même des troupes formées avec des hommes qu'aucun sentiment de devoir ne fixait au drapeau ? Evidemment non, surtout alors qu'elles seraient, dès le début, soumises aux plus dures épreuves. Où donc prendre ces hommes, comment les choisir ? Il est vrai que, quelques mois avant, en une heure d'initiative, Maximilien avait, sous forme de simple décret, promulgué une loi de recrutement basée sur le tirage au sort. Mais était-il possible d'admettre qu'une pareille nouveauté pourrait produire instantanément des résultats satisfaisants ? Comment même la faire accepter sur l'heure par toute une population en désarroi social, alors que ce mode de recrutement était si opposé à toutes les pratiques en usage dans le pays depuis des siècles ? On essaya pourtant son application dans les régions ambiantes de Mexico ; mais elle ne produisit pas ce que l'on devait en attendre. Elle ne fut pas acceptée par les classes riches ou aisées de la société et ne toucha que les classes sociales qui n'avaient pas la force de résister. Ce n'était encore qu'un

rassemblement légal de la plèbe qui ne pourrait fournir aucune ressource pour la constitution de cadres sérieux.

Aussi, le Maréchal avait-il heureusement imaginé et proposé la formation de corps mixtes qu'il désignait sous le nom de *Cazadores mexicains*. Ces corps constitués comme nos bataillons de chasseurs à pied, seraient essentiellement composés de soldats mexicains, d'un certain nombre de soldats français *volontaires*, de cadres formés en partie par des Français et des Mexicains, et commandés par des officiers français, naturellement volontaires aussi. Aux éléments français on créait une situation spéciale, car ils ne cessaient pas de compter dans les rangs de notre armée où on leur garantissait des avantages particuliers, notamment à l'égard des officiers et des gradés français. Les uns et les autres détachés dans l'armée mexicaine, y prenaient le grade supérieur à celui qu'ils avaient, et il était décidé qu'en rentrant dans l'armée française on leur reconnaîtrait ce nouveau grade.

A ce moment, l'Empereur venait d'entrer dans une phase de bienveillance à l'égard du Maréchal ! Ce malheureux prince, accessible à toutes les influences, changeait d'attitude selon les événements ou les personnes qui l'approchaient. Ainsi, avant le 1<sup>er</sup> mai, il était absolument monté contre le Maréchal ; après ce jour, où sa bête noire avait eu la magnanime générosité de lui entr'ouvrir le coffre-fort de la France, ce personnage, qui n'était que gênant et funeste, redevenait *persona grata* et il lui témoignait à nouveau les sentiments les plus parfaits, surtout lorsqu'il lui demandait des choses impossibles.

Dans cette disposition d'esprit accidentelle, le Souverain accepta, sans réserve cette fois, le projet de formation des bataillons de cazadores et insista même sur la nécessité d'agir immédiatement, ce qui fut fait avec empressement, et le général Osmont, chef d'état-major général, d'accord avec le ministre de la guerre, se mit à l'œuvre sans tarder. Du reste, on avait déjà pris des dispositions préventives ; des avis avaient été envoyés à tous les corps de troupes et de

nombreuses demandes d'admission avaient été envoyées au quartier général. Les bataillons furent rapidement constitués et organisés sur les divers points où nos troupes se trouvaient particulièrement groupées, c'est-à-dire dans les villes importantes occupées par elles et que les cazadores devaient défendre après leur départ.

En signalant la naissance de ces petites phalanges franco-mexicaines, sur lesquelles planait l'âme du drapeau de la France, je dois, pour leur mémoire, déclarer que, si leur existence fut éphémère, quelque huit mois à peine, elle n'en fut pas moins honorable et digne d'un respectueux souvenir. Ces vaillants petits bataillons répondirent dignement à la confiance qu'on avait mise en eux ; presque tous durent se dévouer jusqu'au sacrifice, et plusieurs perdirent une partie de leur cadre français avec leurs jeunes chefs de bataillon qui trouvèrent la mort dans le nouveau baptême du feu sous la bannière impériale mexicaine.

Dans les conditions où elle devait s'opérer, l'organisation nouvelle de l'armée impériale mexicaine, nécessitait naturellement une entente complète et constante entre la direction militaire française et celle mexicaine, c'est-à-dire entre le Maréchal avec son chef d'état-major, et le ministère de la Guerre mexicain. Pour faciliter les relations et l'entente entre ces deux éléments d'action, Maximilien eut l'heureuse pensée de placer auprès de son ministre de la Guerre, le général Garcia, et en qualité de sous-secrétaire d'Etat, un officier d'état-major français que désignerait le maréchal Bazaine.

Vers le commencement du mois de mai, s'appuyant sur l'assurance formulée par l'Empereur Napoléon qu'il avait donné des ordres pour que les officiers de son armée au Mexique fussent autorisés à lui prêter leur concours pour l'organisation de ses forces militaires, Maximilien demanda au Maréchal de lui désigner un officier de son état-major ayant toute sa confiance et qui consentirait à remplir auprès

de son Gouvernement, les fonctions de sous-secrétaire d'Etat de la Guerre.

Le Maréchal porta son choix sur le commandant Billot, alors chef d'escadron à l'état-major général. Il ne pouvait pas mieux placer sa confiance. Une démarche fut faite auprès de cet officier supérieur, au nom du Maréchal, par le général Osmont. Le commandant Billot accepta, pensant, avec juste raison, que les services qu'il rendrait dans cette position exceptionnelle mettraient des atouts dans le jeu de sa carrière, et que cette considération compensait bien la situation délicate et difficile dans laquelle il allait se trouver au milieu de ce monde gouvernemental qui verrait assurément d'un assez mauvais œil un étranger dans son sein. Le Maréchal le désigna à l'Empereur en mettant en lumière ses qualités et l'assurant de son dévouement.

Maximilien ratifia ce choix et se mit en mesure de préparer la place. Il lui fallut d'abord faire connaître à ses ministres la décision qu'il avait prise et la faire accueillir favorablement. Ce ne fut pas chose facile, car la plupart des Mexicains, surtout quand ils sont haut placés, ont un orgueil et un amour-propre qui s'expliquent du reste, bien que parfois ils ne soient pas justifiés, et auxquels ils sont très souvent disposés à sacrifier l'intérêt public. Cependant, après de nombreuses démarches et force insistance, la mesure fut acceptée, et dans les premiers jours de juin, l'Empereur déplaça le personnage mexicain qui occupait la charge de sous-secrétaire d'Etat à la Guerre et nomma à sa place le chef d'escadron d'état-major français Billot; il en informa le Maréchal.

L'affaire allait donc pour le mieux; mais surgit alors un incident fâcheux qui remit tout en cause. Le commandant Billot refusa. Quelle fut la cause de ce changement d'idées insolite? Je ne l'ai pas connue alors, mais je l'ai devinée plus tard. On pensa généralement dans notre milieu militaire, que les difficultés qu'avait éprouvées l'Empereur à faire accepter par son Gouvernement l'ingérence, non pas de Billot

personnellement, mais d'un officier français quelconque, l'avait décidé à refuser une situation qu'il devait envisager comme très fautive et difficile à occuper; considérant surtout qu'il allait se trouver le second et sous les ordres d'un général mexicain. Cette considération dernière pouvait, à la rigueur, être excessive pour un commandant; mais les autres avaient une certaine valeur.

Ce refus, lorsque tout était réglé, produisit une certaine émotion dans le monde gouvernemental et causa à l'Empereur un grave mécontentement. Ce qui était bien naturel après tous les efforts qu'il avait faits pour vaincre la résistance de son cabinet. Maximilien fut même personnellement froissé. Il se plaignit amèrement au Maréchal qui, de son côté, était fort ennuyé; d'autant que le Souverain lui faisait sentir que, malgré les assurances de concours de la part des officiers français que lui avait données Napoléon III, il voyait que ce concours lui manquait. D'autre part, il ne voulait pas rester en défaut vis-à-vis de ses ministres et avoir déplacé son sous-secrétaire d'Etat pour n'aboutir à rien. Il pria le Maréchal de lui proposer un autre officier. Des démarches furent faites auprès d'autres officiers de l'état-major général; mais, camarades du commandant Billot, ils refusèrent. Alors, le Maréchal se décida à chercher ailleurs.

Un matin, je me trouvais avec mes camarades de la maison militaire, attendant l'issue du rapport, lorsque le Maréchal m'appela et me demanda brusquement si je voulais accepter les fonctions de sous-secrétaire d'Etat de la Guerre. Je restai stupéfait, me demandant s'il parlait sérieusement. Le Maréchal m'exposa la situation, l'historique des faits qui venaient de se succéder et m'engagea instamment à accepter, m'assurant qu'il me croyait capable de remplir cette mission, que l'Empereur, voulant un officier ayant sa confiance, il ne pouvait mieux faire que de lui donner un de ses aides de camp, qu'enfin si je réussissais, j'acquerrais de nouveaux titres pour mon avenir.

Voyant que l'affaire était sérieuse, j'étais fort troublé, sentant que j'allais assumer une bien grosse responsabilité, une tâche lourde et délicate. Je comprenais alors que le commandant Billot ait refusé de l'accepter. Enfin, le Maréchal insista et me dit : « Mais vous n'avez rien à craindre; c'est bien simple, je vous mets à la disposition de l'Empereur, en mission, et quand celle-ci sera terminée, vous reprendrez tout simplement votre service auprès de moi; allons déjeuner ! »

Je remerciai mon chef d'avoir bien voulu me donner une marque si flatteuse de sa confiance et de sa bienveillance et lui demandai la permission de réfléchir, de consulter l'opinion de mes camarades; après quoi, dans la journée, je lui rendrais réponse ferme.

Je n'en étais pas moins abasourdi et plongé en grande perplexité, car je sentais bien que si un chef d'escadron d'état-major, un officier de la valeur du commandant Billot, avait refusé, il y aurait vraiment de l'outrecuidance à un jeune capitaine à accepter une pareille situation.

Enfin, on passa à table, on y causa naturellement de toute cette affaire, on m'engagea à écarter mes scrupules de modestie et à accepter. Je n'en considérais pas moins comme une vision peu captivante la perspective qui s'ouvrait devant moi. Et pourtant, ce n'était pas l'esprit d'initiative qui m'avait manqué jusqu'alors; mais Billot, après mûres réflexions, avait fait « machine en arrière », cela me troublait; d'autant que je connaissais bien le malheureux esprit qui régnait dans les sphères gouvernementales et je craignais d'y user mon zèle et ma patience. Je n'éprouvais, du reste, aucun scrupule à servir sous les ordres et la direction d'un chef militaire étranger, car la situation serait un peu ce que je la ferais, le général Garcia n'étant pas un aventurier parvenu à la faveur des pronunciamientos, mais un officier de carrière, entouré de la considération générale; aussi, je me décidai à passer le « Rubicon » et, retournant, dans la journée, auprès du Maréchal, je lui déclarai que, si la mission ne

devait en rien modifier ma situation vis-à-vis de sa personne, j'acceptais. Son Excellence fut satisfaite et écrivit le soir même à Maximilien. Je n'avais plus qu'à attendre.

Elle fut relativement longue, l'attente, car le conseil des ministres, d'autant plus froissé du refus du commandant Billot qu'il s'était montré plus opposé à sa nomination, accueillit froidement la déclaration de l'Empereur relative à la nomination d'un autre officier français, et fit une opposition sérieuse, demandant que l'ancien sous-secrétaire fut remplacé. Mais, par dérogation à ses habitudes, l'Empereur tint bon. Cependant, il fit tacitement une légère concession et adopta une solution mixte assez conforme aussi aux procédés tortueux dont il était coutumier. Il me nomma *commissaire général de l'armée française* près le ministère de la Guerre. Mais il ne désigna pas de sous-secrétaire, considérant que j'en remplirais les fonctions sans en être titulaire.

Le 16 juin 1866, je recevais une lettre du commandant Loysel m'annonçant la signature par l'Empereur de cette nomination. Le titre plus que vague de « commissaire » me fit dresser l'oreille; il sonnait mal, d'autant que Loysel, malicieux à ses heures, avait souligné ce titre étrange et je recommençai à croire que mon ami Billot avait eu plus de flair que moi; mais j'attendis un avis plus officiel.

Le surlendemain, 18, je recevais alors une lettre de service du général Osmont, ainsi conçue :

« Mon cher Blanchot,

« Je vous prie de passer demain matin, entre 8 et 9 heures, à mon cabinet, pour recevoir communication d'une décision de Sa Majesté l'Empereur Maximilien, qui vous nomme commissaire de l'armée française près le ministre de la Guerre du Mexique.

« Vous recevrez en même temps des instructions.

« Bien à vous.

« *Le chef d'état-major général,*  
« OSMONT. »

Cette fois, la chose était formelle; c'était bien un commissariat dont on me gratifiait. Aussi, n'étant que fort peu emballé déjà dans cette voie hybride, mon premier sentiment fut de débarquer « le commissaire », bien qu'il fut de l'armée française, d'autant que ce titre avec son qualificatif soulevait dans mon esprit une question de droit qui me semblait devoir être prise en considération. En effet, la disposition impériale me paraissait, dans la forme, aussi illégale qu'illogique. Le qualificatif donné à la fonction de commissaire *de l'armée française* auprès du ministre de la Guerre en faisait un *fonctionnaire français*, et l'Empereur du Mexique n'avait pas qualité pour prononcer cette nomination, mais seulement pour approuver une désignation officielle faite par le Maréchal de qui relevait l'officier objet de la mesure.

Sous l'impression de ces sentiments variés, je me présentai au chef d'état-major. Le général Osmont m'ayant communiqué la décision impériale, s'apprêtait à me donner les instructions qu'avait arrêtées le Maréchal, lorsque je lui fis part de mes idées personnelles et de mes scrupules. Lui rapportant l'entretien que j'avais eu avec le Maréchal lorsqu'il m'offrit le poste de sous-secrétaire d'Etat de la Guerre, ainsi que les considérants variés qu'il m'exposa et qui me déterminèrent à accepter, après mûres réflexions cependant et malgré que ce bloc non enfariné ne me séduisit pas plus que le commandant Billot, je fis remarquer qu'en fin de compte on me gratifiait d'un vague commissariat, c'est-à-dire une fonction non définie, sans caractère, qui ne pouvait être que fort délicate à remplir en créant constamment des situations fausses. Je terminai en exposant l'illégalité de cette nomination et déclarant que, moi aussi, je déclinais l'honneur qui m'était fait, si tout au plus c'en était un.

Le général s'efforça de modifier ma résolution; mais la voyant inflexible et, sans doute, partageant au fond mes sentiments, il m'invita à l'accompagner auprès du Maréchal.

Devant cette haute personnalité, mon chef direct, je ne

pus que répéter les déclarations faites au chef d'état-major; mais le Maréchal, avec une grande bonté, s'efforça de me dorer la pilule et, ayant évidemment des informations particulières, il me laissa entendre que la situation faite à l'Empereur devant le conseil par le commandant Billot, l'avait, sans doute, décidé à ne pas nommer un sous-secrétaire d'Etat, à le remplacer par un officier ayant le titre de commissaire de l'armée française, et cela tout au moins provisoirement; mais que je remplirais les fonctions de sous-secrétaire. Le Maréchal insista pour que je n'ajoutasse pas un deuxième refus à la démarche impériale et m'engagea à accepter, convaincu que je mènerais ma barque de telle sorte qu'on me nommerait au bout de peu de temps sous-secrétaire d'Etat.

Dans ces conditions, je dûs céder à ce qui devenait presque un ordre donné avec une bienveillance toute paternelle.

Le lendemain matin, je me présentais au ministre de la Guerre, le général Garcia, qui me reçut avec la plus parfaite cordialité, m'exprima une vive satisfaction d'avoir pour le seconder un officier français, aide de camp d'un Maréchal de France. Il m'exposa le fonctionnement général du service, d'où il résultait que, remplissant les fonctions de sous-secrétaire d'Etat, j'aurais la tâche la plus lourde et la plus délicate : dépouiller le courrier, en extraire tout ce qui comportait l'attention du ministre pour le lui présenter moi-même et envoyer le reste aux directeurs, en y apposant de ma main la suite à donner à chaque affaire.

Un secrétaire particulier m'était attaché; jeune employé, d'origine allemande, M. Heiné, d'excellentes manières, très intelligent et au courant du fonctionnement du ministère et des affaires qui lui incombaient; parlant bien le français, ce qui, dans les débuts, me rendit les plus précieux services, bien que je parlasse couramment l'espagnol et que je l'écrivisse avec facilité.

Le ministre me présenta les directeurs et chefs de bureau en leur adressant à mon sujet les paroles les plus sympathi-

ques et les plus flatteuses. J'entamai ainsi des relations qui furent toujours parfaites à tous égards. Grâce au concours de quelques paroles cordiales, reflétant mon entier dévouement à la tâche qui nous incombait et nous unissait dans un même labeur patriotique, je sentis aux manifestations de ces vieux serviteurs plus ou moins étrangers aux convulsions de leur pays, que j'avais conquis leur confiance et que je pouvais compter sur leur concours dévoué. En effet, il ne me manqua jamais et je dus à une bienveillance constante, à une correction scrupuleuse, mais aussi à une fermeté souple et énergique, de les avoir toujours dans la main, laborieux, dévoués et fidèles.

Quant à mon ministre, c'était un homme parfait. Officier de carrière, avec des grades régulièrement acquis, il avait su traverser les phases révolutionnaires et changeantes, sans changer lui-même. D'une bonne instruction générale et militaire, de sens droit et que j'ai toujours jugé honnête, de formes correctes et de manières distinguées, il était bienveillant, conciliant, et je n'ai jamais eu avec lui que des rapports parfaits. Nous n'eûmes point de divergences de vues, car il était surtout animé du désir de sauver son pays de la désorganisation.

Dans ces conditions, mes premiers pas dans la voie nouvelle où j'étais lancé furent relativement faciles mais laborieux, car ma tâche fut très pénible surtout au début et je ne pus la remplir que par un travail excessif et une tension constante de toutes mes facultés.

Conformément aux ordres que m'avait donnés le Maréchal, je me rendais chaque matin auprès du chef d'état-major français pour y prendre langue, recevoir des instructions sur les affaires en cours et prendre aussi des avis utiles au ministre de la Guerre.

En outre, dans les premiers temps surtout, je fis dans la journée des visites fréquentes dans les établissements militaires mexicains pour y passer des inspections inopinées, ce qui, sans reproches superflus, mettait tout le personnel

dans une correction et un zèle parfaits, d'autant que, sous des formes bienveillantes, je montrais toujours une fermeté et une sévérité inflexibles. Aussi, très promptement, l'ordre remplaça le désordre.

Lorsqu'une affaire nécessitait une solution délicate, ou grave et importante que mon ministre hésitait à prendre, ou à accepter, j'allais prendre conseil et appui auprès du chef d'état-major ou même du Maréchal, et alors le général Garcia, toujours un peu timide, se décidait à suivre l'impulsion énergique que je m'attachais à lui inspirer. Lorsque, d'autre part, je redoutais que l'Empereur, également incertain et timoré, n'acceptât pas franchement une mesure importante qui s'imposait, bien qu'elle dût rencontrer des oppositions trop souvent intéressées, je m'adressais à mon camarade Pierron, son chef de cabinet privé, pour décider le Souverain, et ce concours fut toujours précieux.

Au bout de deux mois, je pus constater, avec satisfaction, que j'avais créé le rôle de sous-secrétaire d'Etat mexicain pour un capitaine d'état-major français !

Au milieu des préoccupations officielles du moment, un incident d'un tout autre ordre d'idées était venu faire diversion à la tension des esprits et adoucir les relations qui existaient entre l'Empereur et le Maréchal.

Cet incident, d'un caractère particulier et privé, eut une importance bien secondaire, il est vrai, mais il retint un moment l'attention publique, surtout dans les hautes sphères sociales où l'esprit était troublé par des intrigues de toutes sortes. Il fut, en outre, une pierre de touche pour caractériser les sentiments des Souverains mexicains à l'égard du maréchal Bazaine. En effet, le 16 juin, la Maréchale donna un fils à son mari, celui qui lui avait été promis « avant la lettre » !

A cette occasion, l'Empereur et l'Impératrice se montrèrent empressés et très sympathiques. Aussitôt que Maximilien eut reçu la lettre par laquelle le Maréchal lui annonçait l'heu-

reux événement, Sa Majesté se rendit au quartier général pour apporter elle-même ses compliments. Dès que l'Empereur vit le Maréchal, il s'empessa vers lui et, les bras ouverts, lui donna, avec la plus expansive sincérité, la plus chaude accolade. Il lui offrit d'être parrain et l'Impératrice marraine.

Le baptême fut donné en grand apparat, dans la chapelle du palais par le chapelain de la cour. Un dîner de gala eut lieu le soir en l'honneur du Maréchal. Ce fut un beau jour, mais sans lendemain !

Ces expansions touchantes émurent la cour et la ville, troublant les uns, réjouissant les autres, inspirant un point d'interrogation dans l'esprit du plus grand nombre. C'était la renaissance d'une entente cordiale qui devait s'imposer ; mais devait-elle, pouvait-elle durer ? avec le caractère et l'esprit de Maximilien, c'était impossible. Et à l'heure où ces sentiments se manifestaient, se distillaient au loin les ferments désorganisateur de cette entente étouffée dans l'œuf.

En effet, lorsqu'arrivèrent de la frontière les douloureuses nouvelles des événements qui s'y produisirent peu après, les douces effusions se changèrent en explosion de colères et de récriminations.

## CHAPITRE VIII

### DÉSORGANISATION DE L'ARMÉE IMPÉRIALE

---

Evénements graves sur la frontière du nord. — Affaire des convois de Matamoros et de Monterey. — Désastre du premier. — Belle conduite de l'escorte Autrichienne. — Opérations déplorables de la colonne de Monterey. — Conséquences de ce désastre. — Chute de Matamoros. — L'histoire d'après le général Douay.

Maximilien venait à peine de se décider sincèrement à prendre des mesures pour compléter et réorganiser son armée nationale, qu'un implacable destin parut lui crier : « Trop tard ! » car la désorganisation, la destruction même des forces dont il disposait commençaient déjà.

Il existait alors deux divisions mexicaines, l'une du Sud, l'autre, dite du Nord, qui occupait les provinces de cette partie de l'Empire, et couvrait la frontière américaine en gardant Matamoros, sous le commandement du général Mejia, vieux brave qui, depuis longtemps, tenait vaillamment tête aux plus grandes difficultés. Vers la fin de juin, parvint à Mexico une stupéfiante nouvelle : la division Mejia venait d'être anéantie. La consternation fut grande dans la capitale. Que s'était-il donc passé ?

Le port de Matamoros était, après celui de Vera-Cruz, le foyer le plus important des transactions commerciales du Mexique avec l'extérieur. Or, en raison des difficultés et de l'insécurité des communications dans cette région frontière, les marchandises venues de l'étranger s'étaient accumulées dans les entrepôts de Matamoros et attendaient, depuis l'an-